

Pages de journal

Gérard Parizeau

Volume 41, Number 1, 1973

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1103775ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1103775ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (print)

2817-3465 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Parizeau, G. (1973). Pages de journal. *Assurances*, 41(1), 74-102.
<https://doi.org/10.7202/1103775ar>

Pages de journal

par

GÉRARD PARIZEAU
de la Société Royale du Canada

6 février

74

Ce matin, G.B.P. et moi avons assisté à la messe dans une église desservie par les Franciscains, sur les hauteurs de Cimiez. J'y étais allé en curieux quelques jours plus tôt; je voulais faire admirer à Germaine le très bel autel qu'on trouve dans l'église et, au centre, la statue polychrome de la Vierge, qui, seule, est éclairée une fois le service fini. Quelle messe pieuse nous avons eue ! Et comme ces disciples de Saint-François m'ont paru différents de ceux que nous connaissions jusqu'ici ! Question de recrutement et de formation, sans doute ! Les nôtres m'ont toujours paru un peu frustes, bons sans doute, aimant les gens et les bêtes, mais ayant dans leurs relations avec leurs ouailles une certaine rudesse et non cette finesse et cette culture que nous avons constatée ce matin chez ceux que nous avons entendus.

Les Franciscains sont à Cimiez depuis le seizième siècle, moment où ils occupèrent un ancien couvent des Bénédictins. Le monastère et le jardin des moines ont été achetés et restaurés par la ville à l'aide de la taxe de séjour, note une petite plaque fixée sur le mur à l'entrée. Cela me réconcilie avec cet impôt, léger il est vrai, mais dont on frappe le visiteur. Il me semblait un peu sot de demander une somme, même petite, à celui qui fait vivre hôteliers, restaurateurs, pêcheurs, marchands de fleurs, de tabac et d'aliments, chauffeurs de taxi à l'accent savoureux, guides, détaillants de toutes espèces, pompistes et autre menu peuple qui, pour exister, ont besoin du touriste. Nice, comme Sainte-Adèle, vit des gens de l'extérieur venus demander, de bien loin parfois, à l'un un soleil chaud et à l'autre de la neige, un ciel sans nuage et un froid sec. L'un et l'autre désirs ne se réalisent pas toujours ainsi que l'avait souhaité le voyageur. Depuis que nous sommes arrivés, en effet, il y a autant de pluie que de temps couvert. Seules quelques journées, comme celles d'hier et d'aujourd'hui, nous ont permis de comprendre pourquoi la réputation de Nice était si grande auprès des Anglo-Saxons et des Russes du siècle dernier. Dans la ville, il y a des églises orthodoxes, luthériennes, épiscopaliennes et anglicanes, ce qui indique le

goût tenace des Anglo-Saxons pour ces lieux si différents de leurs îles pluvieuses et embrumées. Récemment, on a construit un temple Mormon sur la colline et, dans Cimiez, il y a des traces nombreuses de l'envahissement pacifique auquel les Anglais se livraient tous les hivers à l'époque de la Reine Victoria. Un grand hôtel porte le nom de *Régina* même si, depuis, on l'a transformé en maison de rapport. On a donné le nom de deux rues pas très loin de là, à son fils, qui devait être Edouard VII, quand il remplaça l'aïeule, morte à la tâche; fils paillard et barbu comme Henri IV. Tous deux étaient friands de femmes. C'est peut-être à Paris, à Nice et à Monte-Carlo qu'Edouard (Bertie comme on l'appelait en famille) le montra davantage sous le nom d'emprunt du Baron Renfrew, je crois. Par respect pour la mémoire du souverain, si on a donné à une rue le nom du Prince de Galles et à une autre celui d'Édouard VII, on s'est gardé de rappeler les frasques de l'héritier du trône britannique. Il y a également un cul-de-sac (rue sans débouché comme on dit dans notre prude ville) et une rue qui s'appellent Elizabeth. On les a nommés ainsi sans doute en souvenir de l'une ou de l'autre des souveraines britanniques et non en l'honneur de *Lizzie*, femme de Richard Burton, aux aventures plus bruyantes que celles de la première Elizabeth, dont la postérité a retenu le règne plus que la carrière amoureuse.



Après un déjeuner un peu bousculé par l'afflux des clients venus assister à un nouveau défilé du carnaval, je suis allé dans le vieux Nice aux rues étroites et odoriférantes, dont l'histoire remonte loin derrière. Une infirme diserte, assez désagréable et parlant à la vitesse d'une mitrailleuse, nous a fait visiter le palais Lascaris¹ et ces deux chapelles des pénitents blancs et noirs, qui font partie du circuit. Quels extraordinaires souvenirs il y a dans ces vieux murs, restaurés à travers les siècles et où subsiste une influence italienne, venue de Gênes ou de Rome. Ils gardent la grâce et la simplicité d'ornementation de leur

¹ Les Lascaris sont une grande famille d'origine byzantine, dont une des filles mariée au comte de Vintimille est à l'origine de la maison des Lascaris établie dans le comté de Nice (Larousse). En Nouvelle-France, il y a longtemps, un Sulpicien du nom de François-Saturin Lascaris d'Urfé, eut maille à partir avec le gouverneur Frontenac. Sans l'entendre, un jour, celui-ci l'expulsa de son cabinet. Il s'en plaignit à Colbert, dont le fils avait épousé une de ses cousines. D'après Armand Yon, l'incident a contribué au rappel de Frontenac. Missionnaire chez les Iroquois, M. Lascaris devint plus tard curé de Saint-Louis du Bout de l'île (Dictionnaire Biographique du Canada, Vol. II, Les Presses de l'Université Laval, pp. 364-365). Le Sulpicien était apparenté aux Savoie-Lascaris, note aussi l'abbé Yon.

origine, mais aussi la crasse séculaire dont on ne les débarrassera sans doute jamais complètement. J'ai vu le surlendemain qu'on donnait parfois des conférences au palais Lascaris. Ainsi, *Nice-Matin* rapporte l'étude, présentée par un moniteur de la faculté de droit, sur le droit de mer et la piraterie le long des côtes de Nice. Je regrette de ne l'avoir pas su. Le droit de mer, a noté le conférencier, c'était un « péage de 2% perçu ad valorem, sur les marchandises transportées par des bâtiments de moins de 200 tonneaux, qui traversaient la France maritime située entre deux lignes imaginaires, partant, l'une de l'embouchure du Paillon, l'autre du Cap Malalingua (approximativement l'actuel Cap Ferrat). Aucune limite n'était assignée quant à la hauteur de ce couloir, si bien qu'un navire pouvait même être appréhendé à cent milles de la côte. »

Puis, le conférencier souligne « l'étrangeté de cette mesure fiscale qui eut cours pendant plus de trois cents ans ».



Au cours de la visite, j'ai constaté cette différence qui existait entre les pénitents blancs et noirs, dont le recrutement se faisait dans un cas, au niveau de la bourgeoisie et du peuple et, dans l'autre, parmi la noblesse, les gens de robe et ceux de l'université.

Je suis retourné dans le quartier, le dimanche suivant, ce qui m'a permis d'assister à la messe dans la chapelle des pénitents noirs. Il s'y trouve une extraordinaire profusion de pilastres, d'ors, d'ornements d'église somptueux, qui seraient presque une injure à la pauvreté des gens d'alentour, si les pénitents noirs n'avaient leur clinique pas très loin de là et s'ils ne gardaient avec les pauvres et les malades le contact direct qu'a voulu saint Vincent de Paul, à une époque où la richesse des uns était aussi scandaleuse que la pauvreté des autres.



Dans un livre récent de Pierre Gaxotte, j'ai lu un bien charmant divertissement. L'auteur imagine le Huron de Voltaire revenant à Paris, nouvel Ingénu à qui un puits de pétrole découvert sur les terres de ses ancêtres, déménagés aux États-Unis, a apporté la fortune. Il a le désir de faire la connaissance de Jean-Paul Sartre lequel, dit-il, est avec Brigitte Bardot et le Général de Gaulle, le représentant le plus connu de la France à Oklahoma. Le Huron va à Montmartre où le philosophe triste lui dit ceci à propos de Sartre :

« Pour ne pas devenir un objet de musée, Monsieur Sartre essaie présentement de recoudre les lambeaux de sa renommée en écrivant des articles séditieux, qui sont peu lus et en organisant de petites émeutes qui sombrent dans la banalité. Moi seul ici représente la fameuse tradition et puisque vous possédez du pétrole qui se change facilement en monnaie appréciée, je suis prêt à vous enseigner l'ensoi, le pour-soi, l'acte libre et le néant d'être. »

Et le Huron réplique:

« Je regrette que les nouvelles de Monsieur Sartre mettent si longtemps à parvenir à Oklahoma. Je désirais savoir comment il est fait: je me contenterai de sa photographie. Néanmoins, c'est pour moi un coup très rude d'apprendre qu'il a été détrôné par Monsieur Marcuse, qui nous est venu d'Allemagne porteur de plusieurs systèmes philosophiques, dont aucun n'a réussi. Après avoir vécu dans l'obscurité, il imagina enfin la société de consommation, la révolution des jeunes et gagna tout à coup beaucoup de dollars, sans prévoir que cette maudite société lui en retiendrait une grande partie sous forme d'impôts et de taxes. Aussi ces dernières années furent-elles assombries par ses démêlés avec le Fisc. J'espère que Monsieur Sartre est mieux informé et plus prévoyant. »

77

Dans ce petit livre écrit dans la joie, l'auteur se défoule. Il dit tout ce qui, dans la vie actuelle, l'amuse, l'irrite ou lui semble un peu fou, farfelu ou *dingue*. Et c'est cela qui est charmant, même si certains lecteurs feront la petite bouche sur ce qui n'est rien d'autre qu'un divertissement pour un vieil homme qu'amuse ou agacent les manières de faire ou de penser de certains de ses contemporains : de Sartre, qui essaie de se ramener à la surface et de Marcuse qui a des ennuis avec le fisc, au curé de Saint-Germain-des-Près qui remplace son autel « par une table de cuisine et un drap pour être face à ses ouailles, au lieu de s'incliner vers Jérusalem et la Terre Sainte ».

7 février

Samedi, nous sommes retournés à l'Alliance Française où on annonçait une conférence sur les Îles de la Grèce. Un vieux monsieur bien intentionné nous a lu un texte banal sur le pays, écrit après un voyage fait il y a quelques années. Présenté à ses petits-enfants indulgents et aimant leur grand-père, l'effet aurait sans doute été excellent. À des étrangers à la famille, il parut ennuyeux, tout en convenant assez bien à la salle poussiéreuse où il était donné. Là où les choses se gâtèrent et le spectacle devint du plus haut comique, c'est quand on attaqua les diapositives. Manié par une dame aussi sourde que le con-

férencier, l'appareil nous donna un de ces spectacles comme en affectionnaient les premiers cinéastes surréalistes. Le conférencier annonçait et analysait un temple à colonnes et à pilastres et l'on nous montrait un mur qui n'avait de charme que par la coloration de ses vieilles pierres; une splendide statue de Junon ou de quelque autre divinité prenait la forme d'un éphèbe bien armé pour les combats de la vie. Et cela a duré jusqu'à la fin : véritable dialogue de sourds, au cours duquel j'ai ri, à ma grande honte dois-je l'avouer, au point d'en pleurer. Heureusement, le conférencier n'avait pas l'air de se rendre compte de ce qui se passait, pas plus que la vieille dame qui donnait les transparents avec ordre et régularité. Ç'aurait été bien déplaisant, si chacun n'avait pris la chose en bonne part.

Si tous les spectacles de la société valent celui-là et celui que j'y ai vu quelques jours auparavant, je crains fort que l'Alliance Française de Nice n'aille rejoindre bientôt les vestiges phocéens, romains ou d'une époque plus récente, mais sans laisser les mêmes souvenirs de grâce souriante.



Nice-Matin nous renseigne sur les conférences du jour. Ainsi, dans l'après-midi de vendredi, je suis allé entendre un Dominicain. Il nous a parlé d'un schisme du quinzième siècle qui a opposé trois papes dans l'Église. Parmi eux, il y avait Jean XXIII, que le nôtre a remplacé, des siècles plus tard, avec sa bonhomie, son sens de l'humain et son extraordinaire dynamisme.

Je suis bien loin du carnaval et du temps présent ! Eh oui ! Je suis ainsi fait que ce qui m'attire à Nice ce ne sont pas les défilés et la joie de la foule, autant que la possibilité à une heure de la journée de m'isoler du bruit et, au besoin, de revenir très loin en arrière pour me préoccuper de ce qu'a été la vie d'autrefois.

Le Père a montré les difficultés du milieu catholique avec ces trois Papes, les intrigues des pays qui, directement, voulaient intervenir dans les tractations précédant l'élection, le peuple qui voulait un Italien et non un « maudit Français », a dit le conférencier (serait-il venu au Canada pour y prendre cette expression de chez nous ?). Soudain, après plus de quarante ans, les trois Papes acceptent de démissionner pour qu'on puisse revenir à une situation normale. De tout cela, il faut se rappeler que la religion est une grande et belle chose, qui résiste à tout, même aux erreurs et aux intrigues du milieu, a dit le Dominicain.

Et vous êtes en vacances, me dira-t-on ! Mais oui. Pendant qu'elles durent, j'aime me retremper dans la vie de l'esprit, même si dehors on s'efforce de créer l'ambiance carnavalesque, en ce moment.



Les Gustave Lanctot sont à Nice. Nous irons déjeuner avec eux, soit dans un petit restaurant qui se trouve en face de la mer, du côté du Quai des États-Unis, soit au *Manoir Normand*, qui donne sur la rue de France, encombrée par une circulation intense. Suivant ses habitudes, Germaine fera du lèche-carreaux au retour, avec un plaisir évident, elle, qui, à chaque voyage, se propose de ne rien acheter.

79

J'aime les Lanctot pour leur gentillesse et leur culture. Au cours d'une longue vie active et fructueuse, lui a appris beaucoup de choses au contact des vieux documents et de l'histoire. Sa femme également a connu beaucoup de gens. Elle reçoit très bien et elle a des souvenirs qui gagneraient à être notés, comme devraient le faire ces femmes qui ont l'esprit assez vif pour voir les défauts, les travers et les qualités de leurs contemporains. Elles auraient ainsi la matière d'une relation vivante et documentée de leur époque.

Je vais soumettre à Marie Lanctot un texte que je voudrais faire paraître, comme je l'ai écrit précédemment. C'est une chronique de ma famille, qui s'étendra de 1867, date de la naissance de mon père à 1961, moment de son décès. J'espère ainsi montrer ce que fut un milieu bourgeois, le nôtre, pendant près d'un siècle. Auparavant, j'aimerais qu'on me dise si le livre peut passer la rampe ou s'il contient trop d'anecdotes ou de détails familiaux pour intéresser le lecteur de l'extérieur. À mon avis, nos écrivains ont tendance à croire que le Canada français se limite au milieu rural et ouvrier. Peut-être mon livre apportera-t-il d'autres éléments pour reconstituer la vie de gens qui partis du travail manuel (mon grand-père était ouvrier) atteignent un autre niveau où l'effort est non moins grand, s'il procède du cerveau plus que des mains. Il n'y a pas là pure prétention ou satisfaction de caste, mais reconnaissance d'un fait social.

Pour l'instant, je relis le texte, je le corrige et je supprime tout ce qui me paraît être d'un intérêt trop limité.



Avant de partir, j'ai lu à Montréal un article écrit par un prêtre ouvrier, ami de mes fils. À la demande de son évêque, il est devenu laveur d'autos d'abord, puis mécanicien dans une grande usine. Après quelques années, il a résumé ses impressions. Elles sont très mauvaises, cela va s'en dire. Il est ulcéré d'avoir été un simple robot devant une chaîne où, sans arrêt, passent des pièces qu'il faut fixer, toujours de la même manière, avec les mêmes gestes, sans faire appel à rien d'autre qu'à une certaine dextérité venue de l'habitude. Il décrit son abaissement, son dégoût devant son travail, la monotonie de ses gestes, les abus du patron qui s'oppose au syndicalisme même s'il a accepté un syndicat de boutique et qui renvoie ceux qu'il veut bien, au moment où la production ralentit.

Un mois ou deux après, je retrouve le même dégoût exprimé par un collaborateur de *l'Express* et par un autre du *Figaro*, à la suite d'une double enquête faite en milieux ouvriers. De son côté, un collaborateur de *Match* mentionne l'effort que l'on fait en ce moment chez Renault au Mans et en Suède pour essayer de briser la chaîne ou tout au moins pour l'utiliser différemment, en faisant intervenir l'esprit d'équipe. On espère de cette manière secouer le terrible ennui qui se dégage d'un travail monotone et qui enlève toute initiative à l'ouvrier, devenu un simple robot.

Il est facile de comprendre qu'un homme intelligent, instruit, puisse réagir ainsi devant sa tâche. Mais qu'y faire ? Il ne semble pas qu'on puisse parvenir à améliorer les choses par la diminution des heures, par l'amélioration des conditions de travail, par l'hygiène. Déjà, on a fait beaucoup, mais que peut-on contre l'uniformité lassante du travail ? Le recyclage peut-être ou une meilleure étude de la chaîne pour qu'elle tienne compte davantage de l'homme ? Mais il faudrait que l'intéressé collabore ou s'y prête. Ce fut le cas du Père, qui n'en a rien tiré d'autre qu'un renvoi.

Il sera intéressant de voir ce que le Père apportera comme solution au problème. Il nous doit un nouvel article car, dans un pareil débat quand on est prêtre, il ne suffit pas de critiquer une situation; il faut essayer d'indiquer les mesures qui peuvent la corriger, tout en se rappelant que la monotonie est propre à la grande industrie aussi bien de ce côté du rideau de fer que de l'autre.

On souhaiterait aussi que, parmi les prêtres qui fustigent le capitalisme, certains aient le courage de critiquer le syndicalisme dans ses

abus. Il faudrait que certains d'entre eux, (comme le Père Dion l'a fait à certains moments) réagissent à l'occasion et crient: « Attention, casse-cou », quand les syndicats vont assez loin pour mettre l'économie en danger ou pour l'alourdir terriblement par des exigences presque intolérables, qui sont de véritables abus de pouvoir. C'est ainsi que je conçois le rôle du prêtre dans ce domaine particulier. Il doit protester contre des attitudes inacceptables de part ou d'autre, en montrant ainsi sa liberté d'esprit. Mais en le faisant, ne se placera-t-il pas dans une position presque intenable? C'est cela qui rend si difficile la situation du prêtre-ouvrier. S'il veut être humain — et c'est son premier devoir — il risque d'être d'une partialité incompatible avec sa qualité de pasteur. D'un autre côté, il ne peut pas ne pas se préoccuper de la misère des gens. Mais le climat créé actuellement par les syndicats peut-il dans l'ensemble être ainsi qualifié?

En ce moment, au Québec, les syndicats orientent leurs gens vers le socialisme intégral, tout au moins dans leurs déclarations officielles. Que cela donnera-t-il aux prochaines élections? Auront-ils sur leurs membres assez d'emprise pour lutter contre la machine électorale? Il sera intéressant de suivre la campagne car jusqu'ici le poids électoral des syndiqués a été assez mince.



16 février

Vu aujourd'hui, 16 février, un rosier en fleurs dans la montagne, à l'arrière de Nice. À midi, face au soleil, à Peillon, en Haute-Provence, nous avons déjeuné sur la terrasse, avec devant nous la profonde vallée du Paillon. Cela nous a semblé merveilleux, à nous gens de pays froid où la neige règne en maître jusqu'en avril. Ce n'est guère avant que, timidement, les crocus et les perce-neige font une première apparition. Vive donc la Côte d'Azur et cet arrière-pays où il fait bon être avec des amis charmants. Ils nous ont amenés dans ce village de Peillon, aux vieilles pierres. Chose curieuse, pour un aussi petit patelin, on y trouve une chapelle des pénitents blancs, avec sur l'autel une piéta polychrome et, aux murs, des fresques qui célèbrent la vie du Christ.

Après déjeuner, nous sommes revenus par le chemin des écoliers, conduits dans une Simca, à l'appétit d'oiseau, par un homme aimable, dont le fils a été un de mes élèves aux H. E. C. de Montréal. Venu au Canada, il y est resté et y a fait souche. Tous les ans, son père (ancien

notaire) vient le voir pendant quelques mois, puis il retourne à Villefranche. Il y habite un appartement qui surplombe la rade où débarquèrent un jour François 1^{er}, Charles-Quint et le Pape Paul III, venus signer une trêve. Depuis le XX^e siècle, le village est un lieu de tourisme où l'on mange la bouillabaisse et la soupe aux poissons, apportés par les pêcheurs dont les barques, l'été, occupent une partie de l'arrière-rade, avec des bateaux de plaisance de toutes tailles, tandis que la rade elle-même abrite des navires de guerre.

82

Que cette Côte d'Azur est plaisante avec ses petits ports et ses gens à l'accent chantant, ses ruines qui vont de l'époque phocéenne à la nôtre, en passant par la romaine avec ses thermes, ses colonnades, ses temples à la gloire de la paix romaine; tel ce Trophée des Alpes, à La Turbie, devant qui passait la via Giulia conduisant de Gênes à Cimiez, à une époque où l'on dédaignait la côte. Aujourd'hui, de la Haute-Corniche, nous avons vu le Trophée, nettoyé des brumes qui le cache trop souvent.

Et puis, à Eze, en revenant nous avons bu le coup de l'étrier, avant de nous remettre en selle sur la 15 C.V. de notre ami. Que l'amitié est agréable dans ce cadre et sous ce soleil triomphant.



De chaque côté des Arcades, avant la place Masséna à Nice, on a posé deux plaques commémoratives pour rappeler le souvenir de deux Niçois qui, en 1944, ont été arrêtés par les Allemands, puis pendus, et dont le corps a été exposé tout le jour, pour l'exemple. Quel moment atroce ce fut, m'a dit une Parisienne qui, à l'époque, était près de Nice.

Dans le texte, on a eu bien soin de ne pas mentionner l'Allemagne ou les Allemands, ennemis héréditaires. On a dit simplement: « Pour rappeler l'opresseur hitlérien ». Comme a dû être terrible cette époque de la vie en France, sous la botte d'un envahisseur implacable. Mais comme ont eu raison ceux qui, malgré cela, ont tenu après la guerre à oublier et à ne retenir que la nécessité d'unir les deux pays en un effort économique commun et de remplacer les vieilles haines par une collaboration qui est la condition essentielle de la paix en Europe. Et c'est ainsi qu'est né le Marché Commun, champ clos où la concurrence a remplacé les luttes sanglantes des armées. C'est cela qu'évoquent ces plaques commémoratives qui invitent non à la haine de l'Allemagne, mais du régime hitlérien, plus effroyable que tout, si ce n'est le régime stalinien.

Celui-là, il n'est rappelé nulle part ici, car seuls la Russie et les gens derrière le rideau de fer en ont terriblement souffert. Et la Russie est bien loin.



La vie tient parfois du roman. Un jour, pour rendre service, une aimable veuve accepte d'accueillir chez elle une jeune Française venue à Montréal pour prendre part à un concours international de piano. Le père de la pianiste vient assister à l'épreuve, fait la connaissance de la jeune femme, s'en éprend, lui demande sa main et l'invite dans son pays pour connaître son milieu, sa famille. Il l'épouse et leur vie est transformée. N'est-ce pas presque un conte de fée dans un temps où n'ont de chance d'intéresser que l'humour noir ou les aventures pénibles, dures ou atroces des êtres humains ? Cela s'est passé en plein vingtième siècle. N'est-ce pas charmant ?

83

C'est chez eux que nous allons goûter tout à l'heure.

Voici une autre histoire qui est d'un autre temps. Un jour un homme plus très jeune passe à cheval dans un *rang* du côté de Berthier, il aperçoit une jeune fille bien jolie. Il revient, se fait présenter, demande sa main, convainc les parents, l'envoie au couvent parce qu'elle est jeune et, plus tard, l'épouse. Histoire d'autrefois, dira-t-on. Eh oui ! mais assez jolie, même si elle est d'une époque révolue. Elle rejoint l'autre par sa fraîcheur et par l'inattendu.

Et cette autre: il y a soixante ans ou à peu près, un officier de marine fait escale sur la côte nord du golfe Saint-Laurent pour permettre à son bateau de faire son plein d'eau potable. Il rencontre la fille d'un surintendant de chasse et de pêche qui habite près de là; il en devient amoureux, obtient sa main, l'envoie en Belgique chez sa mère pour qu'elle puisse s'instruire davantage, puis l'épouse.

Qu'on est loin de ce dernier livre d'Henri Troyat et de son histoire saumâtre de deux hommes et d'une femme, qui alternent de l'un à l'autre et, à l'occasion, se livrent entre eux à des exercices normalisés chez nous par une Chambre complaisante.



Entendu, hier soir, à la télévision, Monsieur Chaban-Delmas, venu se justifier des accusations que l'on a portées contre lui au sujet de ses impôts. Très simplement, il a dit à peu près ceci: « Voilà ce que je

possède et voilà l'impôt sur le revenu que je dois payer. Je trouve lamentable que, dans une société comme la nôtre, on m'attaque de cette manière et qu'on me force à étaler devant tout le pays mes affaires personnelles. Je le fais, cependant, car je crois qu'un homme politique ne doit rien cacher quand les attaques atteignent ce point d'âpreté. Je déplore, cependant, que la liberté de parole puisse permettre de pareils coups assenés à un homme en place. Malgré cela, je reste fidèle à la liberté de la presse parce qu'un régime de contrainte est toujours pire dans ses résultats lointains ».

84 Monsieur Chaban-Delmas n'est pas éloquent. Il n'a pas l'élégance d'expression de son collègue Giscard d'Estaing, non plus que la facilité d'esquiver les difficultés en répondant à côté de la question. À l'entendre, on avait l'impression d'une grande sincérité. Il faut dire qu'il jouait sa carrière et l'avenir de son parti. Qu'on en accuse le chef de frauder le fisc, de ne pas payer l'impôt comme il le devrait, est grave dans un pays démocratique où chacun est censé être traité de la même manière, avec une égale équité; ce qui est exact en théorie tout au moins.

Il sera intéressant de voir comment réagiront le *Canard Enchaîné*, qui a déclenché l'attaque, et *l'Express* qui a suivi avec d'autant plus de plaisir que son directeur a été battu à plate couture dans la circonscription de Monsieur Chaban-Delmas, à Bordeaux, il n'y a pas si longtemps.



L'autre jour, nous sommes allés au marché aux fleurs. Quelle merveille pour nous, gens du nord, que de voir, en février, ces bottes de fleurs qui, au Canada, viennent à partir de juin et de juillet. Dans les parcs, les plantes ont poussé étonnamment sous l'effet de la pluie chaude et du soleil qui, depuis deux jours, brille sans arrêt. Ce n'est pas l'astre d'hiver qui éclaire mais ne réchauffe pas, suivant le mot d'André Maurois, mais un soleil vif qui, hier, à Peillon, rougissait les visages pâles que nous offrions à ses rayons.



Chez des amis qui habitent Cimiez, j'ai revu hier un condisciple de l'École Robert, où mon frère et moi allions avant d'entrer au collège Sainte-Marie. Quelle curieuse coïncidence que de se retrouver ainsi soixante ans plus tard, à trois mille milles de distance. Il est chimiste. Et c'est ce qui lui a permis d'entrer au Conseil National des Recherches

à Ottawa, après avoir enseigné cinq ans à l'Université Laval. Il l'a quittée comme bien d'autres, à une époque où Duplessis aidant, l'atmosphère et les conditions de travail étaient difficilement tolérables pour les intellectuels. À Ottawa, il avait son laboratoire. Il a aimé y vivre, semble-t-il. Mais quand il a atteint l'âge de soixante-cinq ans, le couperet est tombé pour lui comme pour tous les autres. Ce fut la retraite forcée. Ici, à Nice, il vient passer six mois chaque année. Son violon d'Ingres est la musique. Son violoncelle lui a permis de gagner ses cours quand il était jeune, il l'aide à occuper ses loisirs maintenant qu'il a atteint la vieillesse. Je lui rappelais ce qu'était la flûte dans la vie de Georges Duhamel: la musique consolatrice, comme il l'a écrit. C'est aussi sa conviction. Elle crée en moi, ai-je-dit, une euphorie dont j'ai également besoin périodiquement. Il a paru étonné quand je lui ai dit que souvent j'avais recours à un disque pour mettre les rouages de mon cerveau en mouvement. La musique agit sur lui comme une drogue qui le conditionnerait ou en entraînerait l'effervescence selon les jours.

85

Quand j'ai su qu'il avait été au Conseil National des Recherches, je lui ai parlé de mon collègue devenu prix Nobel récemment. À titre de président de la Société Royale du Canada, il nous a fait, un jour, un très long discours consacré à l'analyse spectrale de la molécule CH^2 . Je me souviens comme j'étais littéralement assommé par cet exposé de près d'une heure. Malgré tout, j'étais allé lui serrer la main, tout en lui disant que nous l'inviterions à venir parler aux membres de deux sections réunies, s'il voulait bien nous exposer la vie sexuelle de la molécule CH^2 . Comme il a le sens de l'humour, il a ri, mais les deux dames qui étaient avec lui n'avaient pas l'air bien contentes. Elles n'admettaient pas qu'on pût plaisanter à l'occasion d'une conférence savante, mais ennuyeuse comme un pensum ou comme un jour de pluie sur la Côte d'Azur.

Or, ce matin, dix-septième jour de février, il pleut, l'hiver reprenant ses droits, après trois fois vingt-quatre heures de beau temps.



À ce condisciple de l'école Robert, retrouvé un demi-siècle plus tard, parmi les fleurs et les palmiers, je rappelais Mademoiselle Georgette qui nous a enseigné à tous. Vers 1922, je l'ai retrouvée à Paris, remariée à un architecte français du nom de Veysières, qui avait reconstruit Arras après la guerre de 1914-18. Elle fut charmante pour moi, m'invitant à plusieurs reprises dans son groupe d'amis, gens

divorcés et remariés plus ou moins officiellement, mais aimables et menant une vie bourgeoise et relativement calme. Je me rappelle comme j'en étais un peu surpris dans ma candeur naïve de jeune homme, connaissant plus les jeux de la comptabilité que ceux de l'amour et du hasard.

86 C'était durant les années folles qui ont suivi la fin de la *grande guerre*, cet effroyable carnage qui avait laissé aux survivants un grand besoin de s'amuser. Que de *dancings* étaient ainsi nés: salles de danse où l'on se précipitait pour s'étourdir à la cadence alanguie ou précipitée d'un tango. Récemment, à propos de l'époque, Monsieur Wladimir d'Ormesson rappelait dans ses propos de la *Revue des Deux Mondes*, le goût des gens pour les opérettes, dont Maurice Chevalier était l'une des vedettes. Parmi elles, il y avait *Dédé* et *Pas sur la Bouche*. De son côté, ma femme évoquait hier devant nos amis Lanctot qui habitaient alors Ottawa, l'époque où sa sœur Suzanne entendait ses élèves, au couvent de la rue Gloucester, fredonner des airs tirés de certaines opérettes assez légères qu'elle-même avait chantées chez ses parents avec des amis réunis autour du piano. Aux passages un peu lestes, avec une lueur amusée dans les yeux, ses élèves feignaient d'avoir oublié les mots. Quelle pitié que Suzanne soit morte si tôt ! Quel excellent pédagogue elle était et avec quelle ouverture d'esprit sur le présent, elle contribuait à former ses filles.

❧

Pour finir la soirée, je suis retourné au Théâtre de Nice où l'on rappelait le souvenir de Paul Valéry. On a lu des pensées et des textes du grand écrivain qui a vécu à Nice et sur la Côte. Pourquoi faut-il que l'on prenne un air triste, inspiré, pour présenter l'œuvre d'un homme qui, paraît-il, aimait la vie et, à certains moments, était gai, enjoué, plein de fantaisie. Je pense qu'il n'aurait pas aimé qu'on traitât ainsi ses textes, pas plus qu'il n'aurait apprécié ce fond musical qui en accompagnait la lecture. Mais comme cette grande salle si sobre convenait bien à une prose parfois hermétique, mais toujours dépouillée de l'inutile accessoire.

❧

18 février

En arpentant la Promenade des Anglais, je me demandais si j'avais raison d'affirmer qu'Augustin-Norbert Morin avait été, en politique, non un chef, mais un brillant second, un homme plus à l'aise avec les

idées qu'avec les hommes. Je crois que oui. Avec Louis-Joseph Papineau, il a collaboré fort bien. C'est lui qui a donné au mouvement et à ses idées la forme voulue, mais, par contre, mis en face de Parent et du haut clergé à Québec à la veille de l'Insurrection, il ne put qu'ancrer davantage dans leurs idées les partisans de la non-intervention. Dans le journalisme, il eut des idées et une œuvre mais il ne put tenir longtemps le journal qu'il avait fondé. Même s'il en fut le rédacteur pendant dix ans, il dut laisser à d'autres le soin de le faire vivre. Par la suite, en politique, il fut un excellent collaborateur de LaFontaine et plus tard, de Hincks et d'Allan MacNab. Mais ce n'est que comme intellectuel et juriste qu'il a vraiment fait sa marque. Il a pris alors la stature d'un grand bonhomme, intelligent, cultivé, plus habile dans l'art de se colleter avec les idées qu'avec les hommes.

Dans un article sur les *Normands en Méditerranée*, Jean de Broglie écrivait récemment: « Chose curieuse, au lieu de désigner Bohémont ou Roger, Robert (de Hauteville) avait choisi pour successeur (en Sicile) le plus effacé de ses fils, Roger Borsa, homme fin, cultivé et bon, bref tout ce qu'il ne fallait pas ». Je me demande s'il n'en fut pas ainsi d'Augustin-Norbert Morin tant qu'il fut mêlé à l'action politique.

Mais pourquoi ne pas jouir du moment tout simplement me dit G.B.P. à qui je lis ce texte; n'es-tu pas en vacances? Elle a raison, mais comme il est intéressant de pouvoir repenser ses préoccupations et ses travaux avec le recul du temps et de l'espace, au bruit des vagues qui se brisent puissamment ou doucement suivant les jours, sur cette plage aux galets arrondis par l'incessant mouvement des flots.



À ce sujet, un géographe signalait l'autre jour, au cours d'un colloque consacré à la Côte d'Azur, l'évolution de Nice au cours des années. Lieu de séjour pendant longtemps des grandes familles anglaises ou russes, elle fut remplacée pendant la saison d'été par Cannes d'abord, puis par les villages environnants qui avaient l'avantage d'avoir du sable sur la côte, au lieu d'une épaisse couche de galets en guise de plage. Il s'est fait ainsi une transformation profonde dans la clientèle et la vocation de la ville. Petit à petit, celle-ci est devenue non pas une station balnéaire, mais un centre commerçant important, une ville hôtelière si l'on peut dire, où fidèlement les rentiers et les retraités sont venus remplacer les gens de passage. C'est ainsi que, parmi les grands hôtels,

seul ou à peu près le *Négresco* a gardé la clientèle riche, non plus des grandes familles cependant, mais des nouveaux riches, avec quelques restes de la société d'autrefois et beaucoup de vieilles gens un peu perdus dans ces corridors ou ces salons où circulent les clients habillés de la manière la plus volontairement négligée qui soit.

18 février

88

Une accalmie m'a permis de faire les cent pas sur *la Promenade des Anglais*, face à une mer chagrine, rendue grisâtre par les nuages qui recouvrent la ville et la rive. Un vieux monsieur, devant moi, offre des croûtes de pain aux mouettes. Elles préféreraient sans doute des asticots, des alevins ou des poissons; mais elles font contre mauvaise fortune bon cœur. Elles se précipitent sur la main ouverte pour saisir dans leur bec le pain brisé en petits morceaux. Toutes ne réussissent pas du premier coup, car il ne doit pas être facile dans le vent d'arrêter à l'endroit précis où l'on peut saisir le croûton. Il faut pour cela n'être ni trop haut, ni trop bas. Les mouettes passent et reviennent en un mouvement incessant, comme dans un carrousel et en piaillant à toute force. Tout cela se passe près de l'endroit où le Paillon se jette dans la mer. Comme il pleut depuis deux jours, ses eaux sont rapides et chargées de terre jaunâtre qu'elles arrachent à la rive, au passage. Et c'est ainsi que la Méditerranée, aux eaux si propres, si belles les autres jours, roule sur la plage des vagues brunes et sales au lieu de ces eaux opalines qui ont fait de Nice et de ses environs la Côte d'Azur, si aimée des étrangers venus du nord, si bien chantée par les poètes et si admirablement peinte par les artistes, de Dufy à Matisse.

19 février

À Paris, où j'arrive de Nice, règne une brume froide et bien désagréable.

20 février

Il pleut sur la ville et il fait humide et froid. Au Canada, on dirait que cela sent la neige.

Je suis allé à la grand-messe à la Madeleine ce matin. Dans la fresque très éclairée, qui est au-dessus du maître-autel, il y a Napoléon en costume du sacre, face au Christ triomphant. Il est curieux de voir

qu'on n'ait pas cherché à faire disparaître l'Empereur au cours des changements de régime. C'est lui, il est vrai, qui a permis que l'Église soit terminée. Oh ! ce n'est pas qu'il fût un catholique convaincu. Il ne croyait, je pense, ni à Dieu, ni au diable, mais il devait compter avec l'Église dans la société qu'il voulait reconstituer. Il est resté là où on l'a peint, ce qui est un autre exemple de cette continuité dans l'histoire dont on reconnaît la nécessité en Europe, qu'il s'agisse de France, de Russie, de Tchécoslovaquie ou de quelque autre pays derrière le rideau de fer. On y a bousculé les régimes et tué leurs dirigeants, mais on a gardé ce qu'ils avaient fait de bien.

En Amérique, on a tendance à écarter ce qui ne plaît plus dans l'histoire. Ainsi, dans le Québec, on se refuse à laisser ériger quelque part la statue que le sculpteur Brunet a faite de Duplessis, parce que les puissants de l'heure détestent l'homme. Et cependant, il a existé. Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, on ne le supprimera pas de l'histoire du dernier demi-siècle dans la province. Je hais le souvenir de cet homme qui a été néfaste, mais je trouve lamentable qu'on empêche de dresser quelque part la statue que ses amis ont fait faire de lui. Il me semble qu'il y a de la part de gens d'esprit libéral pourtant, un état d'âme qui se rapproche étrangement de l'étroitesse de Duplessis dans ses pires moments.

À la grand-messe ce matin, Napoléon aurait été bien étonné d'entendre l'épître lue en anglais, et lue par un anglophone à l'accent non de Boston ou de Philadelphie, mais de Londres. Quelle aurait été également son horreur s'il avait pu imaginer que son petit-neveu, fils de Napoléon III et d'Eugénie de Montijo, eût pu un jour aller défendre, chez les Zoulous, la Couronne britannique, contre laquelle, lui, Empereur des Français, s'était si souvent battu. C'est ce que signalait l'autre jour à Nice un conférencier, imberbe mais intéressant, qui nous parla des Bonaparte de 1870 à 1920. Il nous présenta une Eugénie de Montijo qui, après avoir contribué au malheur de la France, s'est conduite après son veuvage, avec un extraordinaire courage et un remarquable sens de l'humain, opposant une énergie de tous les instants aux tristesses de sa vie.



Vu tout à l'heure à l'Orangerie, à Paris, une des plus belles expositions de Van Gogh qu'on puisse imaginer. Il y a là les peintures sombres et tristes faites en Hollande, alors que, bourré de complexes, il

était pasteur d'une région minière, et les toiles admirablement colorées qu'il a faites dès qu'il habita la Provence. Il y a aussi la peinture curieuse, indécise et torturée qui correspond à la période trouble qui le conduisit à la folie.

En cimaise, il y a le *Tournesol*, les *Iris*, une admirable vue de Paris, deux auto-portraits du peintre, la *Berceuse*, le *Pont-Levis*, une *Piéta* (d'après DeLacroix), le *Boulevard de Clichy*, les *Barques sur la Plage* et les *Mangeurs de pommes de terre*, qu'on est ravi de voir réunis sous un même toit.

90



Demain commencent les discussions qui nous amènent à Paris, Robert et moi. Nous voulions avoir une répétition générale aujourd'hui, dimanche. Une fois de plus on constate que l'homme propose, sans pouvoir faire autre chose qu'émettre un vœu pieux. L'avion devait partir hier. Il en a été empêché par une tempête de neige et par une grève du personnel technique chargé du nettoyage des rues et des pistes. Quand ce n'est pas le personnel des tours de contrôle, ce sont les spécialistes du radar ou les déneigeurs. Les syndicats n'hésitent devant rien en ce moment pour obtenir une partie de ce qu'ils veulent. Jusqu'à quand l'opinion acceptera-t-elle d'être bousculée ainsi ? Je ne sais. Mais peut-être un jour les gens en auront-ils assez d'être projetés dans tous les sens comme un ballon de football. Pourvu qu'alors on n'aille pas à l'extrême et qu'on ne fasse pas quelques gestes regrettables ayant pour effet de suspendre ou de trop restreindre le droit de grève, dont on abuse pour l'instant.



En Angleterre, on annonce la fin de la grève dans les mines de charbon. Le mal est fait; l'Angleterre est atteinte, paraît-il, sinon dans ses forces vives, du moins dans ses moyens immédiats de production. Il faudra trois semaines, me dit-on, pour ramener l'activité économique à peu près à la normale et cela au moment où le pays se prépare à lutter efficacement contre l'inflation avant son entrée dans le Marché commun. Les Anglais ont, paraît-il, pris les choses assez bien pendant un temps, mais l'absence de chauffage, la suspension partielle ou totale d'électricité, l'arrêt de certaines usines et la difficulté des communications sont venus à bout de leur résignation. Vue avec humour au début, la grève a créé un agacement chez ceux qui en souffrent. On a tendance à rendre le premier ministre responsable des événements : chose

curieuse parce qu'ainsi on blâme non pas ceux qui sont les auteurs du mal, mais celui qui l'a laissé faire, conséquence peut-être d'une faiblesse qu'on retrouve également au Canada chez le chef de notre gouvernement. Celui-ci n'intervient dans les questions ouvrières que s'il ne peut faire autrement. Évidemment, Pierre-Elliott Trudeau a écrit sur Maurice Duplessis, au moment de la grève de l'amiante, des pages qu'il ne voudrait pas qu'on fasse paraître sur son compte. Comme quoi, quand on devient homme de gouvernement, on devrait parfois prendre des attitudes bien différentes quand on sent que l'autorité et la vie économique sont menacées dans le présent ou dans l'avenir. Si j'en crois les conversations que j'ai eues avec quelques Anglais, non taxable de socialisme ni modéré, ni avancé, Monsieur Heath aura quelques difficultés à remonter la pente même dans l'esprit de ses partisans. Il a tendance pourtant à aimer les attitudes énergiques. Peut-être, cette fois, a-t-il craint que l'opinion se range derrière les mineurs pour qui on a de l'indulgence traditionnellement, en se rappelant ce qu'ils ont été dans la vie économique de l'Angleterre au XIXe siècle et la dureté de leur travail.

91



On donne *Godspell* à Paris en ce moment : curieux spectacle où l'évangile selon saint Mathieu prend la forme d'une clownerie. Jésus se présente sous l'aspect d'un garçon aimable, souriant, entouré d'autres garçons et de filles qui dansent, chantent et vivent l'évangile au milieu de contorsions et de facéties clownesques qui, il faut l'admettre, n'ont rien d'irrespectueux. C'est ainsi que le Seigneur recommande sur un thème *rock* à ses compagnons de s'aimer les uns les autres, de se réconcilier avec leurs frères, de se couper le bras ou de s'arracher les yeux s'ils les scandalisent. C'est aussi là que, trahi par Judas, Jésus est suspendu à une clôture d'acier aux solides mailles, au milieu de chants *pop* et d'une musique de *Rock and Roll*, qui réveillerait un mourant, à moins qu'elle ne l'exaspérât. Si tout cela n'est guère reposant, ce n'est pas scandaleux. C'est *pop*, c'est-à-dire un spectacle bruyant et bousculant, d'une nature bien différente des mystères du Moyen Âge, que l'on jouait sur le parvis d'une église. La représentation est dans le même esprit, si la réalisation est bien différente. Le mysticisme en moins et le bruit en plus, on se trouve devant un personnage qui aime les gens, le leur dit et essaie de faire pénétrer en eux des idées de bonté, de justice, d'amour et de paix. J'ai quelque mérite, je crois, à l'écrire, car

je déteste cette musique rocailleuse et syncopée, qui irrite ma sensibilité, comme si on me promenait une brosse sur l'épine dorsale.

Dans la salle, il y avait des religieuses. J'ai demandé à l'une d'elles : « Ne trouvez-vous pas que tout cela est éberluant ? » Non, me dit-elle, Essaye-t-elle de comprendre ou suit-elle l'avis du Cardinal Daniélou, qui a aimé le spectacle, paraît-il ? Je ne sais, mais elle avait l'air sincère. Et ses cheveux gris la mettaient à l'abri d'un engouement irréfléchi.

92

Je ne suis pas converti, mais je suis convaincu, a écrit le critique du *Canard Enchaîné*. C'est lui qui m'a persuadé de suivre mes enfants et leurs amis, qui m'ont entraîné dans leur sillage. Dois-je dire que je ne le regrette pas, même si je garde pour d'autres spectacles, venus de Harlem, comme *West Side Story*, le souvenir d'une bien plus grande finesse et de beaucoup plus d'intérêt.



Vu également à la Comédie Française l'autre soir, du Marivaux (*La Commère*) et du Montherlant, double spectacle bien différent : l'un, un peu poussiéreux et sentant la naphthaline (peut-être le jeu y est-il pour quelque chose) et l'autre, triomphe de l'orgueil comme le conçoit Henri de Montherlant dans son *Maître de Santiago*, admirablement rendu par les comédiens de la maison de Molière.

Par contre, hier après-midi au Palais de la Méditerranée à Nice, comme Montherlant nous a déçus Germaine et moi, avec *Fils de Personne*. Autant l'auteur excelle dans ces personnages d'autrefois, autant ce père exigeant, un peu grandiloquent et maladroit, nous a paru faux dans ses sentiments et dans la manière dont il les exprime. Peut-être réagissons-nous avec notre instinct de parents, alors que nous déroutent un maître de l'Ordre, une religieuse de Port-Royal, Ignès de Castro ou un cardinal d'Espagne; ce qui nous empêche de les juger comme des êtres humains. Peut-être aussi l'auteur a-t-il simplement raté son coup dans un essai de psychologie que, célibataire, il est incapable de mener à bien, tandis qu'il réussit admirablement ses personnages orgueilleux, dont les sentiments correspondent davantage à ses instincts, à son intransigeance et à son exaspérante et magnifique suffisance. Et pourtant, il a écrit *La ville dont le prince était un enfant* !



De Paris, Robert et moi sommes allés au Mans, l'autre jour, dans un de ces trains de la S.N.C.F., assez extraordinaires pour leur confort, leur vitesse et leur stabilité. Qu'on est loin de la ligne Montréal-Québec, si cahoteuse et si lente ! Nous allions discuter nos problèmes avec le groupe du Mans. Quel accueil charmant nous avons eu auprès de gens détendus et qui savent avoir des loisirs comme nos amis de Québec et Lévis, au lieu d'être bousculés comme on l'est trop souvent à Montréal et à Paris. Commencé vers midi et demi, le déjeuner s'est terminé vers quatre heures moins le quart. Et cependant ces gens ne font pas de petites affaires. Avec les usines Renault, ils font vivre une bonne partie de la population.

93

La venue des ateliers Renault au Mans a changé l'atmosphère de la ville, il est vrai. À des relations patrons-ouvriers assez calmes, a succédé un état social parfois houleux, qui a entraîné la fermeture ou l'occupation des lieux pendant des semaines et un climat social qui n'a rien de bien agréable : les collaborateurs d'hier devenant presque des frères ennemis.

Nos relations avec les gens du Mans ont commencé il y a bon nombre d'années. Venu au Canada avec un groupe du Mans, le colonel Charles leBlanc se proposait d'acheter la compagnie des Provinces-Unies pour le compte de la Société Mutuelle-Vie. La guerre a empêché la réalisation du projet. C'est en 1952, lors d'un voyage en Europe que reprirent nos liens. Ils devaient donner lieu, plusieurs années après, à la représentation de la Mutuelle Générale Française-Vie au Canada, par moi, à titre de fondé de pouvoir.

29 février, Nice

Comme il faisait beau hier, je suis allé rendre visite à Henri Matisse, à Raoul Dufy et à Roger Martin du Gard au cimetière de Cimiez : bien curieuse accumulation de monuments funéraires, à l'italienne. La tombe du premier est un peu en dehors, face à la ville. Elle prend la forme d'un admirable bloc de pierres, sans autre chose que deux noms gravés : celui du peintre et de sa femme, suivi des dates de leur naissance et de leur mort : 1869-1954 pour le premier et 1872-1958 pour le second.

Dufy repose à l'extrémité sud du cimetière, sous une dalle très simple entourée de gazon et d'une haute haie. Devant sa tombe, il y

avait des fleurs fraîches. Quelqu'un se souvient du grand peintre dont la carrière se termina à Boston quand, souffrant de rhumatismes, il s'y réfugia à l'invitation d'un médecin américain qui l'admirait et lui proposait de le soigner avec la cortisone : cure nouvelle et bénéfique. Pendant quelque temps, le remède lui permit de continuer son œuvre. Ce fut la période de l'Orchestre de Boston et des musiciens, qui succéda à celle des chevaux et des jockeys.

94

Tout à côté, il y a la tombe bien banale de Roger Martin du Gard : grand écrivain mort à Nice après avoir terminé l'œuvre qui lui permit de présenter une famille (celle des Thibault) et une époque, à travers une dizaine de volumes, avec cette sûreté de pensée et de style qui le caractérisait. À la fin de sa vie, Roger Martin du Gard écrivait de Nice à Jacques Copeau, son ami : « Je sais très bien, dans dix ou vingt ans, personne ne relira les *Thibault*. J'ai fait ce que j'ai pu, du mieux que j'ai pu et c'est très bien ainsi . . . ». Ce qui est terrible, c'est que c'est vrai, pour lui comme pour tant d'autres.¹ Si l'écrivain sait comprendre son temps, il a du succès beaucoup plus vite que le peintre. Mais comme son œuvre lui survit peu et pas longtemps ! Presque aussitôt après la mort d'Anatole France, par exemple, on a cessé de parler de ses livres, malgré l'extraordinaire respect qu'on avait pour lui.

J'avais quelques-uns des ouvrages de Martin du Gard dans ma bibliothèque. Ils sont restés chez mon fils Jacques, avec les livres que j'ai dû laisser derrière au moment de mon déménagement à Westmount.



Hier soir nous sommes allés au Palais de la Méditerranée où l'on présentait la troupe folklorique des Kiboutzins d'Israël : ensemble bien équilibré avec des filles et des garçons gracieux, jeunes et pleins d'entrain. Une chose m'a frappé : comme toute cette jeune génération d'Israël subit encore l'influence russe ! Venus d'Europe Centrale ou de la grande Russie, leurs parents ont apporté avec eux ce goût des cuivres, des chœurs bien dressés, des chants colorés, des vêtements aux couleurs vives, des danses gracieuses et rapides se terminant sur les talons et des claquements de mains partagés avec la salle. On se croirait vraiment devant une troupe russe bien dressée, par l'éclat de sa musique, l'entrain de ses danses et la grâce de ses danseuses.



¹ Et cependant, on vient de faire une réédition de son œuvre.

Comme a été agréable cette journée de grand air, passée à Haut-de-Cagnes, après un déjeuner dans un petit restaurant donnant sur un curieux paysage. Commencé sur de vieilles pierres, il se termine avec la mer, après avoir buté sur des maisons de rapport en forme de modernes pyramides, percées de *picture windows*, ces grandes glaces qui donnent l'impression de vivre dans la nature. Puis, nous avons marché dans le vieux bourg où les Grimaldi ont élevé leur château, à côté d'une chapelle du seizième siècle dans laquelle il y a une trentaine d'années, on a découvert des fresques remontant à 1550 ou à 1570. Et cette visite à la maison de Renoir un peu plus loin, où le peintre est venu s'installer parmi les oliviers centenaires ! Dans les photos qu'on a gardées de lui, il est un petit vieillard recroquevillé, barbichu, rhumatisant, mais qui avait encore la force de peindre. Lui aussi venait chercher sur la côte le soleil et la chaleur dont il avait un si grand besoin. Il est mort, mais les oliviers sont encore là, avec leurs troncs bosselés, énormes, presque informes. À l'intérieur de la maison, il y a les souvenirs qu'on a voulu conserver d'un peintre prestigieux et dont la longue et industrielle vie a été une étape dans l'histoire de la peinture.



Les affaires sont une bien curieuse chose. Et surtout l'attitude que prennent les financiers. Eux sont attirés avant tout par le bénéfice à réaliser dans l'immédiat. C'est le présent qui les retient et rarement l'avenir. S'ils mettent la main sur une entreprise, ils ne songent guère qu'à la vendre pour en tirer un profit tôt ou tard. Ils raisonnent bien différemment du technicien qui, lui, s'attache à l'affaire et songe avant tout à l'asseoir solidement, à la développer. Peut-être ira-t-il jusqu'à la fusionner avec d'autres pour lui permettre de grandir, mais il rejette la solution de facilité. Ce qui l'intéresse, c'est l'entreprise en soi, à qui il reconnaît une essentielle stabilité, une marche rationnelle, régulière, comme le père suit son enfant dans son essor physique ou intellectuel normal. Tout cela n'intéresse le financier que dans l'immédiat, encore une fois. Aussi est-il bien difficile de l'empêcher de songer à des opérations de pyramidages, à la vente de l'entreprise qui oppose les équipes techniques, les gêne et rend leur existence précaire. L'opposition est très nette, au point que parfois, elle met l'essor ou la vie de l'affaire en danger, si l'on n'y veille.



Entendu hier le *Poète Assassiné* de Guillaume Apollinaire, au Théâtre de Nice. Je n'ai pu tenir bien longtemps, toutefois, tant j'ai eu une impression de folie. Chez l'auteur ou parmi les interprètes ? Je ne sais pas, mais je doute que joué par des pensionnaires de Saint-Jean-de-Dieu ou quelque autre établissement du genre, l'interprétation eût été différente. Tout m'a paru faux. Je ne peux croire que ce soit cela qu'Apollinaire ait voulu. Il était un poète très fin et il n'a pu imaginer ces cris, ces pétards qui éclatent soudain, ces couteaux brandis par des personnages farfelus, ces situations loufoques ou bêtes, ces simplifications qui n'ont rien de poétique, ni d'attrayant. Ils ne peuvent intéresser que ceux qui croient que, pour être valable, une interprétation doit être différente même si elle tombe dans l'invraisemblance et la bêtise. Je n'y ai rien compris ? Peut-être, mais ce n'est pas ainsi que je conçois l'œuvre d'un poète, à moins qu'il ne soit devenu fou ou que ses interprètes ne veuillent nous le faire croire.

2 mars

À l'Université, il y avait hier la dernière réunion de la semaine de l'Université de Nice. Ce fut intéressant, peut-être parce que, sans le vouloir, on parvint à opposer très nettement les points de vue français et anglais une fois de plus. Un professeur de droit de l'Université de Nice demandait un plan, des projets à long terme, des directives pour la technologie nucléaire à l'intérieur du Marché Commun. L'autre, l'Anglais, intelligemment d'ailleurs, disait : « Mais non, nous n'y parviendrons pas car l'élément politique, nationaliste ou isolationniste (qu'on l'appelle comme on voudra) restera trop fort au centre du Marché Commun, tant que nous n'aurons pas un régime fédéral que personne n'est prêt à accepter. » Puis, il apporta des exemples pour démontrer que si on affirmait que l'Angleterre serait le Cheval de Troie de l'influence américaine dans le Marché Commun, on ne tenait pas compte que la France donnait l'exemple d'une collaboration avec l'Amérique en s'adressant aux U.S. chaque fois que l'occasion s'en présentait pour ses approvisionnements scientifiques ou techniques, plutôt qu'à l'Angleterre.

Il m'a semblé y voir là un autre exemple des difficultés que le général de Gaulle prévoyait et qui ne disparaissent pas par le fait même que le Général n'est plus. La collaboration des deux pays sera

bien difficile, je le crains, car ni l'un ni l'autre ne voudra céder. Pour rappeler une phrase très connue, le premier aimerait prévoir à l'avance ce que sera le pont permettant de traverser la rivière, alors que l'autre suggère d'attendre d'être devant la rivière pour imaginer comment on la franchira. « Let's cross the bridge when we meet it », entend-on même chez nous quand on cherche à prévoir l'avenir. Il y a là deux philosophies bien difficiles à réunir sauf s'il s'agit d'une technique ou d'un problème qui doit être résolu dans l'immédiat.

Un Suisse de l'Université de Lausanne, le professeur Rieben, a apporté des vues intéressantes en guise d'introduction au débat. Bâti en armoire à glace, flottant dans ses vêtements et ayant une voix un peu criarde, il ne paie pas de mine, mais il a des idées. Il voit dans l'avenir, les Japonais à la source d'une très vive concurrence de la grande industrie, au sein du Marché Commun. Il vante l'ampleur de leurs vues, leur courage, leur esprit de travail, la compréhension de leurs syndicats et l'efficacité de leurs méthodes de vente. Toyota, précise-t-il, est un exemple extraordinaire de réussite dans le monde entier. D'autres s'ajouteront, à l'intérieur du Marché Commun, comme une industrie de l'acier, qui dépassera en importance les installations de Dunkerque, affirme-t-il.

97

Le professeur Rieben a enseigné à York University à Toronto en 1967, au cours d'une session dont les frais étaient payés par le gouvernement fédéral. Aux étudiants, on offrait un voyage d'un an dans le monde après le cours. Ces générosités de notre gouvernement rendent rêveur quand elles s'adressent plus aux gens de l'extérieur qu'aux nôtres.

Le Président Jean Ray devait être au colloque sur le Marché Commun. La réunion commença avec une heure de retard, sans qu'il y soit. Très embarrassé, le président du colloque expliqua le retard par un horaire d'avion. Chose amusante, je l'ai entendu parler du même sujet plus tard, à la radio, un jour qu'à Sainte-Adèle, à tout hasard, après un dîner frugal, j'avais ouvert l'appareil. Cette fois, il a parlé, fort bien d'ailleurs, de l'impréparation du Canada à l'entrée de l'Angleterre dans le Marché Commun. En toute justice pour Monsieur Jean-Luc Pépin, notre ministre du commerce, un très sérieux effort de remplacement des marchés se fait depuis deux ans. Il a montré pour sa part une grande compréhension du problème et une réelle aptitude à discuter sur place les possibilités de traiter en dehors du Marché Commun. Malheureuse-

ment, tout cela vient vingt ans trop tard. Le diagnostic de Monsieur Henry Laureys était bon il y a un demi-siècle. Comme je l'ai écrit ailleurs, lui aussi souhaitait que notre commerce extérieur sorte de l'Empire pour s'étendre au niveau du monde.

Devant son effort personnel, Monsieur Pépin n'a pas dû tellement aimer l'opinion exprimée par le président Ray qui a dit en somme : « l'Angleterre entre avec nous. Il vous appartient de vous organiser ailleurs ». Une fois de plus, il nous faut comprendre que le Canada doit essayer de ne plus être à la remorque d'un seul Grand.

98



A nouveau, il pleut sur la ville. Aussi ne pourrai-je refaire cette promenade que j'ai faite au soleil couchant hier et qui m'a conduit jusqu'au môle qui ferme à moitié l'entrée du port de Nice. Comme on a l'impression d'être loin de la ville, face à la Méditerranée et à ce soleil qui se couche à l'horizon ! Ce n'est pas le sable de Floride, ce n'est pas non plus la chaleur qui, à l'heure du midi, est bien fatigante, mais un climat très sain et une température qui varie de cinquante à soixante-cinq ou soixante-dix degrés Fahrenheit, selon les heures du jour. Ce qui est bien agréable.

Il y avait aussi le vent du large et le bruit incessant de la mer qui se brise sur les galets, avec à l'arrière-plan ces façades qui de loin donnent l'impression d'un grand décor classique.



Plus tard, dans la soirée, nous sommes allés dîner chez un haut fonctionnaire : homme charmant qui nous a invités dès qu'une lettre d'une amie commune lui eut appris notre passage à Nice. Il habite un appartement magnifique, dans un site admirable. La qualité de la chère et des vins, l'agrément de la conversation, tout cela nous laisse un bien bon souvenir. Comme est curieuse cette société où une grande dame divorcée parce que son mari, père d'un enfant illégitime, veut le reconnaître, et dont la fille, également divorcée, est devenue la maîtresse d'un pilote d'autos. Cette dame, charmante d'ailleurs, insiste auprès de notre hôte pour être placée à la droite du grand savant qui sera bientôt l'hôte de la ville. Elle veut lui demander pourquoi il est socialiste avancé, sinon communiste. Notre hôte est un peu inquiet de l'enthousiasme soudain d'une jolie femme, assez ignorante, mais pas sotte du tout, pour

ce savant. Je suis sous le charme de cette femme élégante et enthousiaste, sortie semble-t-il, d'un roman de Proust. Elle parle le français avec un léger accent. Duchesse de quelque chose, ce qui ne m'impressionne guère, elle a une personnalité attachante et elle donne cette impression de savoir-vivre qu'on trouve souvent chez des gens de grande famille, habitués au monde et à ses chausse-trapes. Devant elle, on pense aussi à certains personnages de Somerset Maugham, tirés d'un de ses romans qui, pendant longtemps, ont tellement déplu au milieu officiel de Londres. La ressemblance avec les personnages de Maugham s'accroît quand elle évoque les voyages que faisait sa famille il y a une vingtaine d'années avec la gouvernante, les bonnes et la « *nannie* » qui l'accompagnait à bord du *mistral*, au début de l'hiver. Elle rappelle aussi le lycée où elle allait sur la Côte d'Azur, ce qui explique sa connaissance de la langue française.

Je me souviens tout à coup qu'un jour mon beau-père présidait un banquet de la Chambre des Notaires, auquel assistait le frère de Somerset Maugham, membre de la Chambre des Lords. Pour être aimable, mon beau-père rappela l'œuvre de son cadet. Il n'a pas insisté devant l'accueil froid de son hôte, juriste de marque venu à Montréal à l'occasion d'un congrès, mais qui ne semblait pas du tout priser la réputation de son frère, dont les livres traitaient la haute société anglaise assez lestement à une époque qui n'admettait pas encore qu'on le fit.

À un moment donné, notre hôte nous exprima sa crainte que le parti communiste ne devienne en France, dans l'esprit de beaucoup de gens et d'électeurs, un parti défenseur de l'ordre, face à un gauchisme actif et à un parti de droite dangereusement agressif. C'est une opinion que j'ai entendue ou lue quelque part. Elle étonne dans ce salon de grand bourgeois, aux fauteuils profonds, aux lambris luxueux, garnis de toiles qui sont, sans doute, plus attachés à ses fonctions qu'à la famille de notre hôte. Que le luxe et la bonne chère, alliés à l'intelligence, sont choses plaisantes !



Il y a quelques années, on avait fait circuler un groupe de Canadiens dans tout le Canada, pour discuter le problème des francophones, un peu comme une introduction aux travaux de la Commission Laurendeau-Dunton. Dans chaque ville, grâce à la télévision, on pouvait suivre l'accueil fait par la population. Une chose me frappait un peu partout : l'incompréhension presque totale du point de vue des

francophones. Si on vous accorde des droits particuliers, leur disait-on, ne faudrait-il pas faire la même choses pour les Allemands, les Ukrainiens, les Italiens et, en général, tous ceux qui sont assez nombreux pour justifier un traitement particulier ? C'est là qu'on montre combien l'incompréhension est absolue. Presque partout en dehors du Québec, on ne veut reconnaître que la situation des Canadiens français est différente de celles des immigrés. Quand ceux-ci sont venus, ils ont accepté les lois, les coutumes, la langue du pays où ils se sont réfugiés; tandis que les Canadiens français sont dans un pays qui est le leur. Ils n'ont pas immigré. Ils ne se sont pas transportés à l'étranger. Ils sont restés chez eux. Ils ont des droits (qui leur ont été reconnus à plusieurs reprises) et qu'on devrait continuer d'admettre sans qu'ils aient à se battre constamment pour les garder.

Cela est d'autant plus exaspérant qu'à certains moments, on nous dit : « Si on vous accorde le droit à l'instruction dans votre langue, il faudra être prêt à faire de même pour les Ukrainiens, par exemple ». Or, cela nous ne voulons pas nous y prêter sous aucun prétexte, parce que, encore une fois, ceux qui sont venus dans notre pays n'ont acquis aucun autre droit que de s'adapter aux lois.

C'est par là qu'on voit combien l'incompréhension est totale.



Nous finissions de déjeuner ce midi à Nice quand le garçon est venu nous dire que le patron serait heureux si nous acceptions le pousse-café qu'il nous offrait: un alcool de framboise que nous bûmes à sa santé et à la bonne continuation de notre voyage à Londres, où je vais rejoindre Robert avant de revenir au Canada. J'y vais discuter avec nos associés la constitution d'une société de gestion pour nos trois entreprises, qui s'inséreraient les unes dans les autres comme un de ces jeux de boîtes auxquels tout jeunes, nous jouions.

Après quelques années tout se révèle bien articulé. Oh ! je n'y suis pas pour grand-chose. Si j'ai parfois précédé le peloton, j'ai aussi suivi dans la marche au succès. Nos concurrents de Toronto ont tout fait pour nous barrer la route. « *Your offer of cooperation is nebulous* », nous ont-ils dit un jour que nous les voyions dans le bureau d'un de nos amis de Lévis. Ceux-ci n'avaient pas encore cet extraordinaire hôtel face au Cap Diamant, qui permet d'avoir une admirable vue du fleuve d'un côté et, de l'autre, celle du golf qui, l'été, agit comme une

tentation de tous les instants. *Our competition won't be nebulous*, pensai-je en voulant mettre fin à une conversation qui ne menait nulle part.

Notre concurrence s'est révélée à la fois coûteuse pour nos amis torontois et avantageuse pour les cédantes québécoises, à qui nous offrons un troisième marché et pas mal d'idées. En effet, Robert avait appris son métier rapidement au contact de deux écoles, l'une toute de souplesse et d'intelligence et l'autre de savante technique.



Nos amis de Paris nous disaient l'autre jour que, pour leur personnel, ils avaient adopté une nouvelle manière de faire. Le nombre d'heures de travail reste le même, mais il est réparti différemment. Ainsi, tous doivent être au bureau entre des heures fixes, de 10 heures à 16 heures par exemple. Mais si certains veulent arriver seulement à dix heures, ils peuvent le faire pourvu qu'ils combrent la différence après seize heures. À l'inverse, celui qui désire venir à huit heures et partir tôt peut le faire, pourvu qu'il observe la règle 10-16 heures, avec une heure pour déjeuner. Un appareil spécial permet de vérifier les heures de travail. Est-ce bon, est-ce mauvais ? Je crois que, pour la mère de famille ou la personne qui demeure très loin, il y a là un mode de travail appréciable, pourvu :

- a) que l'employé ne prenne pas la pause-café dès dix heures trente;
- b) qu'il n'y ait pas de retards indus et réguliers ;
- c) que la règle de présence entre les heures fixées soit observée avec la plus grande honnêteté. Mais l'est-elle ?

Il faut trouver dans ces méthodes nouvelles un effort d'adaptation aux besoins du personnel, mais aussi conclure qu'elles n'auront aucune efficacité si elles ne sont pas appliquées avec la plus grande fidélité. Il ne faudrait pas, en effet, qu'elles deviennent une nouvelle occasion de désordre et de je-m'en-fichisme. Je suis pessimiste ? Pas nécessairement; mais je vois avec un peu d'inquiétude cette journée de travail qui va diminuant sans véritable contrepartie. J'ai des collègues suisses et allemands qui sont au travail à huit heures du matin. Et je suis d'une génération qui croyait qu'on n'avait rien sans peine. Je sais très bien que c'est une vieille conception « bourgeoise », mais elle explique bien des succès et, quand elle n'est pas suivie, bien des insuccès. Cela ne

veut pas dire qu'il faille revenir aux soixante-six heures par semaine de la fin du XIX^e siècle. Par ailleurs, si les gens travaillent beaucoup moins et dans des conditions très améliorées, ils n'ont jamais autant protesté, contesté, exigé sans qu'on ait l'impression qu'ils aient gagné ce plaisir de la vie et cette paix de l'esprit qui est la récompense de l'effort.

102 Tout cela est vieux jeu, assez comique, pensent certains. Il n'empêche que si le travail est la peine de l'homme, il est aussi sa joie quand il a l'impression de créer, de jouer un rôle. C'est cela qui est peut-être le plus difficile à l'heure actuelle. Ce n'est pas en diminuant l'effort productif à l'extrême qu'on arrivera vraiment à assurer le bien-être du travailleur, à quelque niveau que ce soit. Je crains qu'on n'assure même pas sa santé morale ou physique. Vers la fin de ma vie, en regardant autour de moi, je ne constate pas que mes collaborateurs soient mieux portants, moins harassés, moins fatigués, de meilleure humeur qu'à l'époque où la semaine était de quarante ou de quarante-cinq heures, où le samedi matin n'était pas chômé et où l'on avait à peine quinze jours de vacances.

8 mars

Nous rentrons au Canada par Air Canada. On ne nous avait pas dit que l'avion ferait escale à Halifax. La traversée a pris dix heures et les passagers ont dû descendre leurs bagages à la pluie battante, sans qu'on prenne la peine de leur donner un parapluie, comme on le fait ailleurs. Et quel accueil fait par des fonctionnaires grognons et résolument unilingues ! Si c'est cela le Canada bilingue dont Pierre I^{er} nous entretient périodiquement, que serait-ce si l'unilinguisme était la loi. Quelle mauvaise plaisanterie . . .

Mais aussi pourquoi ne nous a-t-on pas dit à l'agence qu'on ferait escale en Nouvelle-Écosse ? Être à Halifax n'a jamais été une joie pour personne et y venir, après avoir été fouillé du chapeau aux chevilles, avant le départ de Londres, n'arrange pas les choses, même si l'on se dit que c'est dans l'intérêt commun.